

Fichage biométrique : Professeur Susumu Kudo, une voix japonaise (FeedBlitz 24 / 11 07)

Il nous manque des voix japonaises. Quand la biosphère bruisse des échos de nombreux extatiques Occidentaux mais aussi d'autres Asiatiques amourachés du Japon, rêvant à haute voix d'y venir voir, d'y vivre, entretenant une fois sur place l'onirisme ultra-contemporain dont le pays, en tout cas sa lecture adolescente souvent obtuse, fait l'objet, ce sont les Japonais qui sont les grands absents, hormis dans les descriptions de foules, de masses. On les aperçoit à l'occasion en photo, portant fanfreluches à Harajuku, ou kimono de cérémonie, ce qui est identique puisque l'intention est de typifier l'autre, de le placer dans un contexte anonyme où seul compte "la couleur locale".

C'est ainsi qu'on les veut, c'est donc ainsi qu'on les cadre dans l'objectif. Ces "ils", les Japonais sont des images, très rarement des voix. L'autre adulé, nimbé de mystère, un peu source d'envie, de jalousie, ou voire même critiqué dans sa masse est tout d'abord aphone. Et s'il est aphone, c'est d'abord parce qu'il est rendu ainsi par son descripteur qui garde ce faisant toute la maîtrise de son discours sur son objet d'intérêt, d'adulation ou tout autre sentiment. Le Japon, dans cette description de soi par d'autres que soi, dans cette exégèse qui diffuse par tous les pores des média ailleurs répétant à gogo la litanie des anecdotes bizarres ou cools de ce pays "trop fort", où même les suicides comme fait statistique sont rapportés au niveau de l'engouement pour le Beaujolais Nouveau, une brève le rire en moins, puis on passe à la séquence suivante, le Japon en ressort un peu plus affabulé qu'avant l'Internet, mais toujours autant sans voix, sinon que celles des auteurs traduits redondants, et des inévitables réalisateurs de film invités de marque dans les festivals de cinéma.

On peut voir un paradoxe que ce soit dans la seconde décennie de cet engouement pour la chose nipponne, alors que le nombre de touristes ici ne cesse globalement de croître, que se produit dans le sillage des USA l'introduction, non, l'intronisation du fichage biométrique sélectif des étrangers, les premiers suspects, et comme il n'y en a pas d'autre, les seuls suspects donc. La période est propice à exploiter l'aphonie d'un côté, l'enthousiasme de l'autre. Dans les commentaires des forums en ligne nippo-obsédés, il est terrorisant de découvrir la proportion de plus japonais que les japonais qui votent pour

la Pax Nipponica à fichage numérisé, exposant dans des interventions écrites brèves de la durée moyenne d'attention une inculture historique, une puérité de dépolitisés, de suiveurs des tendances massives qui devrait donner du baume au coeur des autorités locales. Ces votants pour, objets eux-mêmes de cet ostracisme informatisé, ne font sans doute pas partie de la classe affaires, celle pour qui l'inconvénient du fichage se traduit en risque de retard, en interférence avec l'heure de la réunion du board à Tokyo, Osaka ou ailleurs. A eux, on leur donnera des queues classes affaires, et puis aussi des queues de première, payées donc plus rapides. Il nous manque des voix japonaises. En voici une, expressément sollicitée, gracieusement et puissamment offerte par Susumu Kudo, professeur de français à l'université Meiji Gakuin à Tokyo.

Honte et Ignorance

J'ai envoyé un courriel de protestation au quotidien Tokyo (Chunichi)-Shimbun, au moment de la déclaration idiote de notre ministre de la Justice (Hatoyama le cadet), qui a insisté sur la nécessité de la mesure de fichage biométrique, en alléguant d'imaginaires terreurs qui seraient causées par le parcours libre, sur notre sol, des terroristes étrangers! Le ministre offre un bel échantillon des cerveaux embrumés des anciens élèves de la Faculté de Droit de l'université (impériale) de Tokyo. Le quotidien ne m'a rien répondu. Voilà nos média japonais et nos soi-disant intellectuels qui, tout en feignant l'innocence, ignorent ce que pensent et sentent en vérité les étrangers. Leur incompetence à la compréhension est presque criminelle.

Il est pitoyable de voir notre gouvernement bomber le torse en déclarant qu'ainsi, la sécurité de notre pays sera assurée. C'est tout simplement que la mesure est calquée sur celle des Américains qui, en application depuis plus de trois ans, n'aurait donné aucun résultat significatif. La mesure ne fait que réjouir les fabricants d'appareils électroniques dont ont besoin massivement les douanes japonaises. L'achat de ces engins humiliants à la seule fin de déranger les étrangers aurait coûté 3 milliards 500 millions de yens (22 millions d'euro). C'est une HONTE que ce mimétisme servile, si souvent réitéré, dans notre politique étrangère.

Le jour d'entrée en application de la mesure (le 20 novembre), j'ai demandé, par courriel, à notre secrétaire de me dire si, dans ma Faculté où la plupart de mes collègues s'occupent d'études étrangères, quelqu'un se serait avisé de protester contre cette mesure, auquel cas je serais prêt à y adhérer. Sa réponse : *Pour le moment, personne n'en parle. En ce temps de grippe, faites bien attention à vous!*

Au temps des essais nucléaires français dans le Pacifique de sud, nous avons publié une belle formule de protestation et écrit au président français ! Aujourd'hui, le temps n'est pas à la grippe mais à l'oubli paresseux, au repli honteux, à la nonchalance irresponsable. Je ne peux m'empêcher de me dire que les Japonais se dégradent, vraiment.

Il y avait chez nous un bon mot : maré-bito. C'est maré (naru) hito « celui qui apparaît rarement », c'est-à-dire, un hôte étranger, xénos en grec ancien. Les marébito avaient toujours droit à être bien accueillis partout où ils se présentent. Les gens qui viennent de loin devaient être toujours bien traités comme au temps homérique. (Nos étudiants à Limoges sont très bien accueillis comme autrefois). On donnait des présents (tà xénia) aux gens qui repartaient. Ulysse est rentré chez lui, comblé de présents. Ce genre d'hospitalité se faisait aussi au Japon jusque récemment. Vous devriez lire le roman intitulé *Yoakémaé* « Avant l'aube » de l'écrivain Shimazaki Tôson, ancien élève de Meijigakuin.

L'histoire se passe dans le fin fond d'une province japonaise entre la fin de l'époque Edo et le début de Meiji (1850 - 1875). Les habitants de mon pays du nord (Akita) ressemblent un peu aux gens du centre du Japon d'autrefois, si bien décrits par Shimazaki. Ils ont du mal à s'adapter aux changements rapides et fous qui se déroulent actuellement. Ils ont un penchant naturel au repli. Les élites politiques du centre du pays en profitent. Ces derniers, modernes, ont un certain penchant xénophobe, réflexe du temps des bouleversements du début de Meiji. Ils se sentent étrangement outragés, snobés par les occidentaux, surtout par les Américains. D'où le complexe ambivalent d'amour / animosité envers les Etats-Unis, le seul pays avec lequel nous serions censés avoir des relations « internationales ». Notre

gouvernement, empressé à vouloir plaire aux Etats-Unis, semble oublier que la meilleure garantie de la sécurité d'état, c'est l'hospitalité (hê xenia).

Susumu Kudo

Professeur Faculté de littérature - Section française

Université Meiji Gakuin Tokyo